

Un match des Éléphants dans une famille ivoirienne de footballeurs

Supporter le fils aîné à distance

La question de la place des enfants de l'immigration africaine dans le football français est apparue dans l'actualité médiatique en mai 2011 à l'occasion de « l'affaire des quotas ». Moins d'un an après la grève des Bleus à Knysna (Afrique du Sud), présentée à l'Assemblée nationale comme l'initiative d'une minorité de « caïds » irrévérrencieux devant les symboles nationaux, est apparu ce projet des quotas¹, conçu en réaction au retour vers la sélection de leurs « pays des origines » de certains des meilleurs jeunes footballeurs d'origine africaine formés dans les instances de la Fédération française de football². Il s'agira ici de mettre en lumière deux dimensions de la sociologie des jeunes footballeurs de l'immigration africaine. D'une part, il faut reconsidérer leur inscription dans le temps long de l'histoire

CYRIL NAZARETH
docteur à l'EHESS

de la pratique du football en France depuis les années 1960 et les indépendances pour montrer qu'ils marquent de leur empreinte l'histoire des équipes professionnelles françaises : en plus de trois générations d'Algériens depuis 1952³, apparaît, dans les années 1990, sur le devant de la scène nationale du football la première génération de joueurs d'origine subsaharienne (Basile Boli né à Abidjan en Côte d'Ivoire, ou Marcel Dessailly né à Accra au Ghana sont des grands noms de l'équipe de France), à laquelle succède aujourd'hui une génération qui fournit plus du tiers de l'équipe tricolore (Pogba, Sagna, Mandanda, Matuidi, Evra, Sissoko, Mangala...). D'autre part, il paraît nécessaire de prendre en compte le fait que les jeunes originaires des quartiers populaires de la périphérie des grandes villes françaises

1. Pour un aperçu de cette affaire, par exemple : Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, « Race, classe, football : ne pas hurler avec la meute », *Libération*, le 06 mai 2011 ; Éric Fassin, « Football, un racisme sans racistes », *Libération*, le 9 mai 2011 ; Patrick Simon, « Le foot français, les Noirs et les Arabes », *Mouvements*, n°78, vol.2, 2014, p.81-89.

2. Les règlements de la fédération internationale de football (FIFA) ne prévoient plus de limite d'âge pour effectuer le choix de sa sélection nationale. C'est le premier match sous un maillot national (en équipe A) qui marque le choix définitif.

3. De Mustapha Dahleb né à Bougie en 1952, puis d'Ali Benarbia né à Oran en 1968, à Karim Benzema, fils d'immigré formé à Lyon et buteur de l'équipe de France. Cf. Stéphane Beaud, « Les trois âges des enfants d'immigrés algériens dans le football français » (chapitre 5), in *Traîtres à la Nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, La Découverte, Paris, 2011.

sont majoritaires au sein des centres de formation des clubs professionnels et des sélections de jeunes de la fédération française de football (FFF)⁴ : les photos des équipes de football professionnel françaises font apparaître une jeunesse perçue comme « arabe » ou « noire ». Les liens entretenus par ces enfants de l'immigration africaine avec les pays d'origine de leurs familles sont variés : enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants de ressortissants de pays africains, ou bien migrants eux-mêmes, ces jeunes identifiés comme « issus de l'immigration » quand ils percent dans le football professionnel, sont assez vite sommés de se prononcer sur leur désir de jouer sous le maillot national. Les plus reconnus d'entre eux pour leurs performances sont des références pour le public de leurs clubs, tout en étant choyés par le pays de leurs parents. En effet, les fédérations africaines réalisent une grande partie de leur recrutement en sélection nationale parmi des jeunes formés en Europe, et tout particulièrement en France, ce qui conduit parfois à des interprétations moralisantes pointant le manque de reconnaissance chez ceux qui, formés par la FFF, renoncent au maillot bleu⁵.

4. Dans le livre blanc, édité par *L'Équipe*, consacré aux *États généraux du football* (29 octobre 2010), Érik Mombaerts, entraîneur de l'équipe de France *Espoirs*, livre sur l'origine sociale des joueurs professionnels une statistique « interne » (c'est d'ailleurs la seule que nous ayons pu lire sur ce sujet...) particulièrement intéressante : 60 % des élèves des centres de formation (français) de joueurs professionnels seraient aujourd'hui issus de la banlieue parisienne.

5. Reportage de la chaîne Canal Plus sur les binationaux, consulté le 2 novembre 2014 (<http://www.canalplus.fr/c-sport/c-football/pid6597-c-enquetes-de-foot.html?vid=1039840>), propos de Willy Sagnol, ancien international et entraîneur de l'équipe de Bordeaux. « Si un joueur choisit [...] une

Le choix de la sélection nationale doit donc être contextualisé en considérant la trajectoire biographique des joueurs et les spécificités de l'espace différencié de la pratique du football. Les aspirations internationales de ces joueurs ne peuvent se comprendre qu'à partir de l'analyse de leurs trajectoires spécifiques et singulières, notamment pour éviter les biais des typologies, ou bien de l'essentialisme du « choix du cœur » ou de « l'opportunisme ». Illustrons notre propos par l'étude d'une famille ivoirienne de footballeurs, installée en France (à Aulnay-sous-Bois) depuis 1999.

Une famille ivoirienne de footballeurs en Seine-Saint-Denis

Je l'ai rencontrée à l'occasion d'une enquête ethnographique dans un club de football en Seine-Saint-Denis. Le père, un ancien joueur de première division ivoirienne, est agent de sécurité, la mère, femme de chambre dans un hôtel du centre de Paris ; ils ont cinq enfants – quatre garçons (22, 18, 16 et 13 ans) et une fille (8 ans). Les quatre derniers ont la double nationalité. Ils habitent un HLM d'un quartier classé en zone urbaine sensible (ZUS). L'aîné, Toumani, né en Côte d'Ivoire, n'a rejoint la France qu'en 2009 à l'âge de seize ans. Cette venue tardive (près de dix ans après l'émigration de sa famille en France) s'explique par le manque de ressources du foyer, mais aussi par l'accès à une formation de footballeur dans une célèbre académie de football d'Abidjan⁶. En 2009 les parents parviennent

autre sélection que la France, c'est un joueur... Dans les moments difficiles on n'aurait jamais pu compter sur lui ».

6. En 1999 la Côte d'Ivoire vit des heures sombres et violentes à l'occasion d'un coup d'État. Le

à organiser sa venue parmi les siens en Île-de-France. Toumani reprend sur le champ le chemin de l'entraînement, d'abord en Seine-Saint-Denis (au niveau régional) puis à Paris dans un club plus attractif (niveau national). Il est en effet vite remarqué pour ses excellentes prestations lors des matchs de l'élite régionale. À 18 ans, deux ans après son arrivée en France, il est recruté comme stagiaire « pro » dans un bon club de la première division professionnelle en France (Ligue 1). Ses trois frères⁷ sont eux aussi footballeurs : le premier joue aujourd'hui en U19 (moins de 19 ans) nationaux à Paris et le troisième joue en U13 (moins de 13 ans) à Aulnay-sous-Bois.

Souma, le deuxième frère, joue dans une très bonne équipe de moins de 17 ans (U17) dont je suis depuis deux ans l'entraîneur adjoint⁸. Je le connais donc bien. Les descriptions ethnographiques qui suivent montrent l'engagement en actes de Souma dans le projet familial de réussite par le football. Ses aspirations, ses croyances en un possible succès sur le terrain de prédilection familial s'ex-

priment autant parmi ses camarades de jeu dans son club que devant un match de football de la Côte d'Ivoire.

Souma est milieu de terrain défensif, c'est-à-dire au four et au moulin dans le jeu, l'un des postes les plus éprouvants physiquement et nécessitant de grandes qualités sur le plan tactique. Ses camarades, qui l'ont amicalement surnommé Soum', l'apprécient pour son sens de l'humour, du collectif et surtout pour ses chants et pas de danses enflammés après les victoires. Dans le vestiaire, le bus, ou pendant les temps collectifs de récupération, sa voix résonne, entrecoupée de rires de ses camarades réagissant à ses anecdotes ou ses pas de danse. Son trait de personnalité, porté à la rigolade, passe par une gestuelle particulière, notamment pour exprimer ses émotions. L'expression de son visage est toujours très forte, qu'il s'agisse de sa rage lorsqu'il doit sortir du terrain après une mauvaise prestation, ou bien de son sourire moqueur lorsqu'il lance des saillies à ses partenaires.

Après la victoire, il a pris l'habitude de jouer le chef de file d'une farandole se mouvant au rythme qu'il imprime en frappant de ses mains une poubelle ou un banc. Il chante en dialecte ivoirien. Il déclame des « faits de jeu » en français que ses camarades reprennent en chœur, les ponctuant de clameurs. Les « Africains », majoritaires dans le vestiaire, se déhanchent de façon singulière autour du musicien-danseur Souma. À partir de l'observation de cette agitation collective dont Souma est le centre, je décide de filmer ces manifestations de joie. Les jeunes demandent alors à visionner le contenu de mes vidéos. Je cède en les mettant en ligne sur un réseau social, sur lequel ils viennent me solliciter en tant que contact numérique.

père de Toumani (employé en comptabilité) et sa mère (au foyer) décident de quitter le pays pour la France. Les ressources économiques du ménage sont si modestes que Toumani ne peut accompagner ses deux frères cadets et ses parents. Il reste donc auprès de sa grand-mère avant de rejoindre, à l'âge de 13 ans, une académie de football ivoirienne qui l'a repéré à l'occasion d'un tournoi de quartier.

7. Les trois garçons, depuis leurs débuts, n'ont connu que le football amateur en Île-de-France.
8. À l'aide de l'expérience accumulée au cours de ma trajectoire de sportif, puis d'enseignant d'Éducation physique et sportive, je me suis engagé depuis 2010 dans l'accompagnement bénévole d'équipes de jeunes footballeurs du 93. À partir de cette position, je collecte des données pour une thèse de sociologie sur la pratique du football de compétition en Seine-Saint-Denis.

Puis sur le terrain de la pratique, les relations se resserrent avec quelques-uns des jeunes les plus prolixes. Il me faut jouer la proximité en plaisantant avec eux sur des thèmes porteurs comme les dernières chansons de Kaaris. Je profite des séquences collectives d'échauffement pour entonner quelques paroles des textes du rappeur « gangsta ». Surpris, quelques-uns des jeunes sont hilares. À l'occasion d'une tranche de rire de ce type, Joël (jeune franco-camerounais, capitaine respecté de l'équipe) se permet de conclure : « Eh, mais toi Cyril, t'es un ouf ! Tes profs, ils devaient péter les plombs ». Souma adhère à ce point de vue et illustre les propos de Joël en parodiant une enseignante au bord de la crise de nerfs : « J'en ai marre [il appuie longuement sur la première syllabe], j'en ai marre [idem sur la dernière syllabe] !!! ». Je lui fais alors remarquer que l'interprétation de ce rôle nous révèle la nature de ses relations avec ses professeurs. Souma acquiesce d'un petit rire.

Ce genre d'interactions répétées dans le temps d'une immersion prolongée au sein de cette équipe de football de jeunes de 16 ans (division d'honneur, plus haut niveau régional) m'ont permis d'établir une relation de confiance avec Souma. Il s'investit à 100 % dans le travail de préparation de ses matchs. Son entraîneur a fort à faire pour canaliser sa fougue. Malgré les blessures, il est toujours prêt à dépasser la douleur pour s'entraîner, ce qui explique qu'il soit toujours cité en exemple par son entraîneur. Il vient d'ailleurs régulièrement me demander des conseils pour améliorer ses performances ou bien solliciter mon avis sur ses prestations. Des questions difficiles à poser à son *coach* dont l'autorité est intimidante. Ce souci perfectionniste est remarquable

parmi ses jeunes partenaires pour lesquels ce type de préoccupations est rarement verbalisé avec autant de précision. « Comment je fais pour améliorer ma frappe ? [...] Pour travailler la puissance, il faut faire quoi ? », etc.

Ce questionnement révèle le désir de Souma de se mettre en conformité, comme son père et son frère aîné avant lui, avec les normes de l'élite du football professionnel. Le fait que son frère soit parvenu à être recruté par les entraîneurs de Ligue 1, puis sélectionné en équipe nationale de Côte d'Ivoire, a fortement contribué à construire ses aspirations professionnelles. Au club, il est toujours resté discret sur la carrière de son frère. Il ne s'étend pas sur cette question. Même si son nom de famille incite parfois les partenaires de son équipe à l'interroger : « t'es le reuf [frère] de D. ? ! ». Ceux de l'entourage sportif qui ne prêtent pas attention à ce lien de parenté remarquent que Souma s'entraîne vêtu de maillots de football qui ont été portés par des joueurs de clubs professionnels (Lille, Monaco, Naples, etc.). Ils peuvent alors, eux aussi, chercher à savoir : « Mais tu les as où tes maillots ? ! ». Son rêve le plus cher – « jouer avec les pros » – s'exprime essentiellement à travers ses publications de vignettes (photos et vidéos) sur un réseau social bien connu. On peut y voir pêle-mêle, des images de Toumani en action sur le terrain, ou bien l'annonce de sa sélection dans l'équipe ivoirienne (photos aux côtés de Yaya Touré ou Didier Drogba lors de la tournée de préparation des Éléphants⁹ aux États-Unis pour réaliser une série de matchs amicaux).

9. Le blason de la fédération ivoirienne de football est un éléphant. Les joueurs de la sélection nationale sont surnommés ainsi.

En cette fin d'année de Première en Bac pro logistique et à l'approche du Mondial, il ne parvient plus à se concentrer sur les échéances scolaires : « J'ai trop le foot dans la tête ». Il y a de quoi ! Son frère aîné fait partie de l'équipe ivoirienne engagée au Brésil. Souma me confie avec une voix révélant son excitation : « Ah Cyril, mais s'ils se qualifient pour le deuxième tour, j'irai peut être là-bas [au Brésil] ».

Le frère aîné qui passe à la télé : l'art et la manière de se mettre en retard pour le match

Ce jour-là (15 juin 2014), la Côte d'Ivoire affronte tard le soir (trois heures du matin, heure de Paris) le Japon pour son premier match du Mondial. Souma espère bien assister à l'entrée en jeu de son grand frère en coupe du monde. Comme je suis assez proche de lui et que c'est un bel événement, il m'invite à voir le match chez ses parents, dans le quartier HLM d'Aulnay-sous-Bois. Il passe son début de soirée chez un ami footballeur qui fête son anniversaire dans une salle commune de La Courneuve. On a rendez-vous à la gare RER de cette ville. Souma est en retard, ce n'est pourtant pas son genre, au club il est connu pour sa ponctualité. Joint par téléphone, il me propose de le rejoindre à la fête : il doit avoir envie d'assouvir sa soif de danse ou peut-être est-ce une histoire de cœur (il n'est jamais le dernier à mettre en avant « sa cote avec les meufs »). Il est alors près d'une heure du matin et il y a de la marge pour rallier Aulnay-sous-Bois avant le coup d'envoi du match.

De retour à la gare de La Courneuve, stupeur : on a raté le dernier RER de nuit. À aucun moment Souma n'envisage de rentrer à pied. Il faut repasser

par Paris. Souma reconnaît piteusement son erreur : « Ah, mon père il me l'a dit de ne pas partir de la maison avec la grève des transports. J'aurais pas dû, en plus cette fête était vraiment nulle ». Débute alors notre course haletante pour ne pas manquer les débuts du frère aîné avec les Éléphants. Un premier bus de nuit nous dépose à gare de l'Est. Rongé par le remords, Souma me demande sans cesse : « Tu penses qu'on va arriver à temps pour le match ? » Après trente minutes d'attente sous un abribus, nous nous résolvons à prendre un taxi. Pas une mince affaire à cette heure pour se rendre à Aulnay-sous-Bois dans un quartier qui n'a pas bonne réputation. Premier chauffeur, premier refus. Le second chauffeur hésite à accepter quand Souma lui demande mais, quand je lui précise que je viens aussi, il nous prend. Cependant il ne nous déposera pas dans le quartier d'Aulnay, seulement à la gare de Drancy. Sur la route, on suit grâce à mon smartphone le match sur un journal en ligne : Toumani, son frère, est sur le banc. Une fois à Drancy, Souma apprend par le texto d'un ami l'ouverture du score par le Japon. Il enrage. Il ne nous reste plus qu'à courir en petites foulées dans la nuit pour rejoindre la cité où il habite. Souma est nerveux : si l'équipe de son cœur est menée, son frère, plutôt « défensif », a peu de chances d'entrer en cours de jeu.

Enfin nous arrivons. Un square, chichement équipé de quelques jeux pour enfants et de deux buts de foot, borde les immeubles. Le quartier est paisible malgré son étiquette de ZUS. On y trouve quelques commerces et un supermarché. Le bâtiment HLM où réside sa famille, rénové récemment,

dispose d'un petit ascenseur en état de marche. Une fois parvenus à l'appartement (il est trois heures et demie), le petit frère de Souma ouvre la porte et lâche gravement : « Nous sommes menés ! ». Souma réplique : « Qui domine ? » N'attendant pas la réponse, il prend aussitôt place dans le canapé entre ses deux frères. Tous trois sont en plein dans le match. Je prends le temps de repérer les lieux : depuis l'entrée de l'appartement, au fond du couloir, on aperçoit un cadre doré sur lequel est inscrit un verset du Coran. Dans le salon peint de blanc, équipé d'un grand canapé d'angle et de meubles neufs, trône un grand écran plasma connecté à la chaîne *beIN-Sports*. La décoration est sobre. Un tableau d'une avenue new-yorkaise et ses célèbres taxis jaunes ainsi que des portraits photographiques des enfants ornent les murs du salon. Sur la commode près du téléviseur trône la réplique de la Coupe de la Ligue¹⁰, premier trophée professionnel remporté par le fils aîné.

Devant le match : la famille sur le qui-vive

La famille n'est pas au complet, seuls les trois frères de Toumani sont devant l'écran. La petite sœur (8 ans) est couchée ; le père est au travail, gardien de nuit dans la caserne des pompiers voisine : il a chargé Souma de le tenir informé minute par minute du match, par des appels sur son téléphone portable. La mère, Fatoumata, doit se lever aux aurores pour rejoindre l'hôtel parisien qui l'emploie. Elle n'a donc pas pu

veiller, s'est assoupie avant le début du match et a rejoint sa chambre.

Les garçons profitent des ralentis et des arrêts de jeu pour analyser les actions des Éléphants. Aucun doute, ils savent de quoi ils parlent. Les trois frères, inquiets de la prestation des onze Ivoiriens, pestent contre leur équipe qui peine à surprendre les Japonais : « c'est la honte, on joue contre le Japon et on joue à l'envers ! ». Ils raillent Gervinho pour ses rajouts capillaires lorsqu'il manque une action devant le but : « Arrête-toi, avec tes faux cheveux là ! ». Souma désapprouve la présence de Kalou sur le terrain : « Rrrrh, il est guez [mauvais]¹¹. Ce n'est pas possible, on va égaliser, il faut faire rentrer Didier [Drogba]¹² ! ». Les trois frères, assis sur le canapé, ont leurs yeux rivés à l'écran, le buste penché vers l'avant, les coudes sur les genoux, toujours prêts à bondir au moindre fait de jeu favorable.

Leur mère, qui dort de l'autre côté de la cloison, est réveillée par leurs cris. Elle se lève une première fois pour leur demander de se taire. En vain, l'excitation au salon ne faiblit pas. Préoccupée par l'issue de la partie, leur mère effectue encore deux incursions dans le salon avant de renoncer définitivement au peu de temps de sommeil qui lui reste : l'hôtel où elle travaille est à Montparnasse, il lui faut quitter le foyer familial peu après cinq heures du matin. L'importance de l'événement prend le dessus sur la fatigue, elle décide de

10. Compétition française, réservée aux équipes professionnelles, contrairement à la Coupe de France.

11. Selon le *Dictionnaire de la zone* (consultable en ligne : dictionnairedezone.fr), le terme *guez* est un diminutif de *merguez*. Il est notamment employé pour désigner un individu maigre. Ici, Souma l'emploie pour pointer les carences du joueur.

12. Gervinho, Kalou et Drogba sont des joueurs ivoiriens.

rester devant l'écran : « Je ne peux plus dormir maintenant, dit-elle, ils doivent égaliser ! ». Assise à mes côtés, elle est recroquevillée sur un coin de canapé, les bras repliés sur sa poitrine, les mains posées sur ses joues. Lorsque les choses se corsent sur le terrain pour les Éléphants, elle plonge son visage dans ses paumes. À la vue du sélectionneur Sabri Lamouchi¹³ sur l'écran dont on perçoit l'angoisse, elle compatit, partageant son inquiétude : « Ah le pauvre, c'est dur pour lui, le pauvre ! ».

Ikou, le deuxième frère, déplore les erreurs tactiques de ses favoris. Dépité, il enrage lorsque le réalisateur propose un plan serré sur les visages de supporters japonais à qui il adresse en passant quelques noms d'oiseau. Sa mère le reprend aussitôt : « Eh, mais toi tu es méchant, tu es vraiment méchant. Respecte un peu les gens ! » Le garçon obtempère, mais a de la peine à contenir son aigreur. À ses yeux, le Japon n'est pas une grande nation de football. Souma, lui, y croit encore et relève les coups d'éclat de Yaya Touré, qui crée à plusieurs reprises des brèches dans la défense nipponne. À la pause, les frères décortiquent les ralentis des « actions chaudes » proposés par la chaîne sportive. Ils reprochent avec véhémence le manque de sérieux de la défense sur le but encaissé, Souma le premier : « en défense ils sont nuls, regarde le marquage ! ». Le nombre d'occasions de but et la possession de balle favorable aux Ivoiriens leur laissent espérer un renversement de la situation après la mi-temps.

13. Ancien joueur international français d'origine tunisienne (12 sélections en équipe de France), il est né en 1971 à Lyon. Il remporte deux titres de champion de France avec Auxerre (1996) et Monaco (2000), avant de s'exiler dans le prestigieux championnat italien, à Parme.

De fait, le collectif ivoirien se réveille en seconde période. Coup sur coup Touré, Gervinho et Kalou se créent des occasions de but. Souma quitte régulièrement le sofa pour répondre aux appels de son père. Toujours retenu à la caserne, il est contraint de vivre par procuration cet événement de première importance. En connaisseur, il veut savoir comment réagit l'équipe ivoirienne. Optimiste, son fils cherche à le rassurer : « On domine, mais on ne marque pas », il lui décrit ensuite les actions les plus franches en faveur des Éléphants. Je suis frappé par la précision de l'analyse tactique de Souma, mais aussi des critiques échangées avec son frère sur le canapé à propos de l'équipe qu'il supporte. C'est le signe d'un apprentissage footballistique très fort au sein de la famille.

C'est une explosion de joie lors des deux buts, inscrits coup sur coup (en deux minutes) par les Ivoiriens ! Puisque leur équipe mène au score, la famille se met à espérer l'entrée en jeu de Toumani dont le rôle est plutôt défensif. Souma et son frère restent plusieurs minutes debout devant l'écran, mais le sélectionneur fait le choix d'un autre remplaçant. Le père continue d'adresser de manière incessante ses coups de fil à Souma pour obtenir plus de détails. Pendant ce temps, Fatoumata implore les cieux lorsque les Nippons s'approchent de la surface de réparation ivoirienne.

La Côte d'Ivoire gagne. Immense joie. La famille D. remercie Didier Drogba qui, entré quelques instants avant l'égalisation, a bonifié la qualité du jeu de l'équipe. Souma exulte : « Quand Didier est là, ce n'est pas pareil ! Il est vieux, mais c'est Didier ! » La satisfaction du résultat

final l'emporte sur le reste, Toumani étant resté sur le banc. Les fils se rassoient et poussent des soupirs de soulagement. Alors qu'il me fait visiter la chambre dans laquelle je vais dormir, Souma me glisse : « On ne pouvait pas perdre, pas contre le Japon ». Avant de partir au travail, la mère me demande : « Et vous Monsieur, qui est-ce que vous supportez ? ». Je lui réponds un grand sourire aux lèvres : « Ce soir la Côte d'Ivoire ! » Ses fils sont hilares, mais elle ne s'en laisse pas compter : « Ah oui, mais dimanche [match de la France], ce ne sera pas pareil hein ! ?[rires] ». Pour la famille D., c'est la victoire de la Côte d'Ivoire qui compte avant tout. Car ils souhaitent voir de près ce Mondial en rejoignant l'aîné et la sélection pour un éventuel match en huitième de finale (à ce niveau de la compétition les joueurs peuvent inviter des membres de leur famille). Souma me confie : « Ah vraiment je suis soulagé, il fallait une victoire pour bien commencer ! » Pour cette famille franco-ivoirienne, le cœur bat pour les Éléphants, l'équipe de leur aîné.

Au petit matin, épuisés par toutes ces émotions, Souma et ses frères partent se coucher. La ferveur du foyer peut retomber, en attendant le prochain match contre la Colombie, au cours duquel l'aîné Toumani foulera peut-être la pelouse du Mondial brésilien.

Sur la place du football dans ce type de familles immigrées

Suite à la défaite contre la Colombie, la seule chance qui reste aux Ivoiriens de jouer les huitièmes de finale repose sur un bon résultat contre la Grèce. À quelques minutes du coup de sifflet final, les Ivoiriens tiennent leur qua-

lification. Toumani fait son entrée sur la pelouse pour conserver ce résultat en l'état. Mais à quelques secondes de l'objectif, les Éléphants s'effondrent en encaissant un penalty. La fierté de voir son grand frère fouler un terrain du Mondial brésilien cède la place à la tristesse chez Souma. Il s'était mis à rêver d'un voyage à Rio, encore inconcevable quelques semaines auparavant, pour continuer à suivre le tournoi. Ces scènes ethnographiques autour d'un match de coupe du monde permettent de mesurer et de ressentir l'importance de la pratique du football au sein de familles populaires, mais aussi de mieux comprendre l'attachement des enfants d'immigrés aux résultats de l'équipe nationale de leurs parents.

Binational et troisième garçon de la fratrie, Souma s'identifie pleinement au parcours de son aîné, passé comme lui par les clubs franciliens avant de signer son premier contrat professionnel et de jouer aujourd'hui comme titulaire d'une équipe de Ligue 1 française. Le train de vie de Toumani (il invite Souma dans son logement en province pour, pêle-mêle, assister à ses matches, participer à des stages avec les jeunes de son club professionnel, mais aussi pour rallier la Côte d'Azur et passer des congés) et sa forte présence médiatique (il passe presque chaque semaine à la télévision) sont bien évidemment décisifs dans le renforcement de ses propres aspirations professionnelles. Cette croyance en une hypothétique entrée dans l'espace professionnel est consolidée par les expériences cruciales, procurées par son frère, telles que la participation à des entraînements et des stages avec les professionnels en France et à Abidjan. Les perspectives proposées à Souma par sa filière « force de

vente » en lycée professionnel pèsent de peu de poids par rapport à celles que lui laissent entrevoir presque tous les jours les faits et gestes de son frère aîné.

Ces observations viennent rappeler le rôle déterminant du père footballeur dans l'acquisition des ressources nécessaires à la reconnaissance des performances sportives par les institutions opérant à la sélection des jeunes joueurs prometteurs. Ce processus s'inscrit ici dans une trajectoire migratoire à la fois géographique et sociale. L'éloignement forcé de l'aîné qui se prolonge à l'occasion de son entrée à l'académie de football d'Abidjan peut être lu comme un élément biographique important dans la constitution, au sein de la famille et chez Souma en particulier, d'aspirations à la réussite sociale par le football.

Toumani, d'abord contraint de rester au pays, intègre ensuite un centre de formation ivoirien, renommé et très sélectif, pour préserver des chances plus grandes de tutoyer le monde des « pros ». Le choix du père de partir en Europe sans Toumani participe de la constitution d'une vocation de footballeur. Cette croyance en une « destinée » particulière a partie liée avec la discipline à laquelle Souma se soumet lui-même pour réussir.

Rappelons que la famille D. a migré depuis la Côte d'Ivoire vers la France en 1999, pour des raisons économiques liées à la guerre civile. Cet élément est fondamental pour comprendre l'identité ivoirienne revendiquée par Souma. À l'approche du Mondial 2014, un « éducateur » du club de Souma, lui-même fils d'un footballeur ivoirien, s'était moqué du jeune garçon qui affichait crânement le peu d'intérêt pour les résultats des Bleus. Moquant l'exclusivité de son intérêt pour les

Éléphants, l'adulte lui lança : « Eh, tu t'en fous, tu t'en fous [de l'équipe de France], mais tu aurais bien aimé qu'ils [l'armée française] viennent te chercher quand c'était chaud là-bas, hein ? ! »

Le cas de Souma est certes particulier, dans la mesure où son frère aîné est membre de la sélection ivoirienne, mais il met en évidence la voie de recours que représente le pays d'origine pour atteindre les compétitions de niveau international. Participer à la coupe du monde représente un événement considérable pour peu que l'on considère la trajectoire de la famille D. Cette participation amplifie l'effet de sacre d'une carrière sportive couronnée de succès. Elle confère à Toumani le statut « d'international », réservé aux plus reconnus des footballeurs, synonyme de plus amples rétributions symboliques et matérielles. Cela participe au renforcement des ambitions sportives de Souma, son petit frère binational, qui s'identifie pleinement à la réussite de son aîné. Souma pourrait donc à l'avenir rejoindre les Éléphants, ce que la presse présentera sans nul doute comme un « choix du cœur ». ■